

Lurelu

The logo for Lurelu, featuring the word "lurelu" in a white, lowercase, sans-serif font inside a red circle, which is itself centered within a red square.

La première fois

Marie-Andrée Arsenault

Volume 43, numéro 3, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94757ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arsenault, M.-A. (2021). La première fois. *Lurelu*, 43(3), 66–66.



La première fois

Marie-Andrée Arsenault

Je n'avais pas lu *L'orangerie* de Larry Tremblay avant la rentrée. Pire : j'ai dévoré ce récit dans la nuit précédant le cours où je l'ai présenté en quatrième secondaire. On s'attend à mieux d'une enseignante d'expérience. Mais cette année 2020 en est une de premières fois.

Jamais je n'avais enseigné à des grandes.

À ma défense, je ne devais pas aborder ce roman ce jour-là. J'ai décidé de me lancer en revenant de la clinique de dépistage. En attendant le résultat du test, je devais donner mon cours à partir de chez moi, tandis que mon groupe était en classe.

C'est donc entourée de mon salon fleuri et de mes chats que j'apparais au grand écran, devant le regard étonné de mes élèves. Toutes des filles sagement installées dans l'une des classes minuscules de l'école dans laquelle j'ai nouvellement été engagée.

Jamais je n'avais enseigné qu'à des filles.

– On voit votre visage, Madame, s'exclame l'une d'elles.

Cette phrase me fait oublier l'épreuve du coton tige que l'on vient de m'infliger. Pas facile de créer un lien avec des adolescentes quand on ne décode pas plus leur visage qu'elles ne lisent le nôtre. C'est peut-être l'une des seules fois où elles pourront entrevoir mon sourire. J'en profite.

Jamais je n'avais enseigné masquée à des jeunes masqués.

– Tu as raison, ça fait du bien, n'est-ce pas?

Je les nomme une à une, Jiaying, Naomi, Qiang, Riku¹, des prénoms que j'ai mis tant de temps à mémoriser jusqu'à ce que j'apprenne leurs significations : «famille florissante», «vague», «belle rose», «terre». Je prends de leurs nouvelles par l'angle de vue étroit de la caméra. Dire leur nom, chaque jour, c'est l'un des moyens que j'ai trouvés pour garder un contact, aussi mince soit-il,

avec elles. Pour les faire parler, surtout, car le français n'est ni leur langue première ni leur seconde.

Jamais je n'avais enseigné autrement qu'à des élèves francophones.

Je me rappelle encore ce cours où j'ai voulu leur faire découvrir Jacques Poulin, ses *Grandes marées* et sa façon toute spéciale de donner vie aux rives du fleuve Saint-Laurent. J'avais envie de partager avec elles une œuvre lue jusqu'à la connaître par cœur.

– Vous connaissez l'île d'Orléans?

– ...

– C'est tout près de la ville de Québec. Vous y êtes déjà allées?

– ...

Échec quasi total, la langue et la culture s'ajoutant aux masques nous gardant à distance, mis à part pour les chats (merci à Moustache et à Matousalem) peuplant heureusement l'œuvre de Poulin.

Jamais je n'avais été confrontée à une telle frontière.

La veille, juste après avoir reçu l'appel impliquant test et confinement, j'ai mis de côté *Le Trésor de Brion* de Jean Lemieux. Exit mes Îles-de-la-Madeleine et mon enfance de cartes aux trésors. Peut-être nous fallait-il un terrain plus neutre. Une œuvre dans laquelle nous plongerions toutes pour la première fois. Au risque d'être surprises, déçues, décontenancées. À 22 heures et des poussières, j'ai donc ouvert *L'orangerie*.

Jamais je ne m'étais mise à ce point en danger.

Retour au grand écran. Je tiens mon exemplaire de *L'orangerie* comme on brandit un drapeau de paix.

– J'ai lu cette histoire pour la première fois cette nuit. J'aimerais qu'on la découvre ensemble.

Des bruits me parviennent de la classe. Je vois quelques romans surgir des pupitres. Une question fuse :

– Il y aura un examen, Madame?

À la guerre comme à la guerre, que je me dis.

– Non.

– Alors qu'est-ce qu'on fera après la lecture?

Je marche en terrain miné. Non loin de moi, une bande dessinée ramassée impulsivement en librairie attend patiemment d'être ouverte : *Le garçon au visage disparu...* de Larry Tremblay. Je la place devant mon ordinateur pour que, de l'autre côté de la ville, mes filles en voient la couverture :

– Après, on pourrait lire cette BD, mais je ne vous promets rien. Je ne l'ai pas encore ouverte. On décidera si elle nous plaît, vous voulez?

Une élève s'approche doucement de la caméra avec son exemplaire de *L'orangerie*. C'est Mingzhu, «perle brillante» :

– Je peux commencer la lecture du roman, Madame.

Je suis sans voix. Jamais nous n'avons été aussi près.

Les livres s'ouvrent, les accents chantent.

– «Si Amed pleurait, Aziz pleurait aussi. Si Aziz riait, Amed riait aussi.»

Et jamais la langue de Larry Tremblay n'a été aussi belle.



Note

1. Prénoms fictifs.